

LA LUTTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSENT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

AVIS

Nous prions tous les citoyens dont l'abonnement est écoulé de vouloir bien le renouveler au plus tôt.

Les citoyens qui n'ont pas encore fait de versement sont invités à régler leur abonnement, faute de quoi nous serons obligés de cesser l'envoi du journal.

DU SENTIMENT

On peut définir le sentiment : l'ensemble des passions généreuses qui se trouvent dans le cœur de l'homme.

Les socialistes des différentes écoles ont admis, pour arriver à leurs fins, des moyens bien divers, depuis le bulletin de vote de messieurs les possibilistes et consorts, jusqu'à la propagande par le fait, préconisée par les vrais communistes libertaires. Nous ne perdrons pas notre temps à faire l'analyse, ni le procès de chacun des systèmes révolutionnaires connus à ce jour ; les vaillantes feuilles anarchistes qui se sont succédé à Lyon ont suffisamment démontré à tous les sincères que, pour arriver au but suprême, la ligne droite était toujours le plus court chemin. Nous dirons simplement que pour suivre cette voie directe, il est nécessaire d'abattre les obstacles quels qu'ils soient, qui pourraient entraver la marche en avant.

Depuis de longs mois, un certain nombre d'amis ont été jetés dans les basses-fosses de la république ferryste, parce que ces agitateurs semèrent dans les réunions les doctrines qui, par leur application, doivent nous donner une société de Justice et de Liberté. Incarcérés, les compagnons réduits momentanément au silence, ne peuvent continuer leur courageuse entreprise ; mais la semence est faite, et c'est à nous qui ne sommes pas encore tombés entre les griffes des valets du bourreau que la Marianne met si gracieusement à notre disposition, de protéger la récolte en extirpant toutes les mauvaises herbes du sol fécondé.

Parlons sans métaphore : A la parole doit succéder l'acte, et pour cela il faut rejeter au loin le sentiment.

Nous avons déclaré à la bourgeoisie une guerre sans merci. Le prolétaire est las, il en a assez ;

dans le baigne capitaliste, où chaque jour des milliers d'esclaves se courbent bénévolement sur un travail homicide, on peut entendre de sourdes rumeurs, prélude certain d'une immense révolte. On n'ose pas encore se risquer, et cependant la colère déborde ; il n'y a que le premier pas qui coûte, mais dès qu'il sera fait, toute la légion des déshérités, — ceux qui ont souffert et n'aspirent pas aux places lucratives et honorifiques, qu'ils chercheraient d'ailleurs inutilement chez nous, — se rangeront sous la bannière de l'Insurrection, et renverseront dans un effort sublime le vieux monde étonné.

Le gouvernement le sait, et c'est bien pour cela qu'il veut arrêter l'essor du parti anarchiste en baïllonnant jusqu'au dernier les amis énergiques qui font trembler de peur dans leur sale peau les dirigeants affolés. Le *demi-quarteron* a quelque peu grossi et donne à réfléchir ; on compte maintenant avec les révolutionnaires, et la bourgeoisie voit bien qu'elle a perdu d'avance la dernière et terrible partie qui va se jouer prochainement. Eh bien ! pour que le succès soit complet, pour qu'il ne soit plus permis à l'adversaire d'espérer une revanche, il faut le dépecer entièrement, puis en jeter les morceaux à tous les vents ! Pas de mansuétude, pas de pitié imbécile ! Que les derniers vestiges de l'ancienne société soient à jamais détruits ! Anéantissons le vieillard et l'enfant, arrachons le fœtus du ventre de la femelle ! Ce n'est que par les fumigations désinfectantes qu'on tue le microbe maléfisant : le feu purifie tout.

En attendant le jour désiré où nous pourrions illuminer à giorno, faisons en tout et partout actes de révolutionnaires. *La Lutte* a donné la marche à suivre — et elle a été suivie par quelques-uns — n'y dérogeons pas ; toutes les fois qu'il sera possible de supprimer un bagné y compris les détenteurs des instruments de travail, ou d'accaparer les capitaux nécessaires à la réalisation de nos projets, usons énergiquement de tous les moyens en étouffant dans notre cœur tout sentiment de générosité ! L'ont-ils été généreux, ces voleurs féroces, quand ils envoyaient leurs bandes d'assassins, dont Galliffet était le chef, pour mitrailler trente-cinq mille des nôtres ? Méritent-ils de la pitié ces gredins ignobles, qui condamnent à tort et à travers, à la réclusion — à la mort au fond du cachot — hommes et femmes *coupa-*

bles de réclamer pour la foule qui a faim un sec morceau de pain ???

Il existe également une autre catégorie d'individus, dont nous devons non seulement nous défier, mais encore nous défaire : nous avons nommé ces socialistes à faux nez qui voudraient bien être les patrons, les dirigeants futurs, et que nous retrouvons malheureusement en grand nombre fauflés dans nos rangs. Ces jésuites rouges n'entrent dans l'édifice que pour y apporter la perturbation, y semer la discorde, empêcher la production de l'initiative individuelle ; leur intérêt, en effet, est de mettre des bâtons dans les roues et d'enrayer la transformation sociale, transformation qui renversera tous leurs plans échafaudés sur l'égoïsme, et réduira à néant leurs projets autoritaires.

Donc, ces gens n'aideraient au renversement de la bourgeoisie — dont ils veulent prendre la place — que si la Révolution se faisait à leur profit ; or, ce n'est pas à nous, anarchistes, de prêter la main à ces trafics coupables. Nous irons même plus loin, et nous appuyant sur cette vérité que « ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous », nous devons traiter en ennemis et justicier implacablement ces pseudo-socialistes à quelque parti et à quelque classe qu'ils appartiennent. Comme pour les dirigeants actuels, il faut étrangler au passage tout sentiment généreux, éteindre jusqu'à la dernière lueur de pitié.

Beaucoup arguent « que nous ne sommes pas nombreux, que nous avons besoin de toutes les forces révolutionnaires pour transformer la société, qu'il faut une union momentanée, etc. » mais nous venons de le dire, si le mouvement est réellement socialiste, si de la prochaine révolte doit sortir la Liberté vraie et infinie, les individus en question ne se trouveront pas dans nos rangs, et en supposant même qu'ils y vinssent, nous serions obligés de nous en débarrasser au lendemain de la Révolution, quand ils voudraient tenter le rétablissement des privilèges.

L'union n'est donc pas plus possible avant qu'après. D'ailleurs, qu'avons-nous besoin de ces renforts ? Ils sont complètement inutiles, et ce ne sont pas les membres de tous les partis ouvriers, nés ou à naître, qui nous fourniraient une armée bien imposante. La véritable force est bien celle des dépouillés, des meurt-de-faim — cette foule

immense — qui tous se ruèrent avec nous à l'assaut des Droits indéniables, et détruiront à jamais le dernier atôme de l'autorité.

Dans ces moments, le sentiment n'est plus de la générosité, mais bien de la lâcheté !

GUERRE A LA PROPRIÉTÉ

A propos de la « Main-Noire »

Une société secrète, qu'on appelle la *Main-Noire*, agit profondément en ce moment l'Espagne méridionale. Comprenant que la violence ne se repousse que par la violence, les membres de la *Main-Noire* précurseurs et préparateurs du grand soulèvement populaire, vengent le peuple et punissent les oppresseurs le poignard à la main. Les propriétaires sont terrorisés, les autorités sont gravement inquiètes ; et le prolétaire présent, arrivé à l'heure de l'émancipation, s'agit et espère. Le gouvernement persécuté, arrêté, sévit ; mais les paysans de *Serez de la Frontera*, répondent dédaigneusement aux propriétaires qui leur offrent des diminutions de loyer : Non, bientôt la terre sera à tous.

On croit que tous les socialistes devraient se réjouir de ces faits, en être fiers, les encourager... mais il n'en est pas ainsi. Un manifeste publié au nom des Ouvriers de la Région Espagnole proteste contre les actes de la *Main-Noire* qu'elle qualifie de crimes de droit commun, et repousse avec des paroles amères toute solidarité avec cette association. Si ces délits sont vrais, dit le manifeste, nul homme honorable ne peut les approuver.

Cependant, la *Main-Noire* est une société socialiste ; le but avoué, les moyens, employés et les résultats obtenus le démontrent. Et il ne manque pas dans l'histoire du parti socialiste espagnol des organisations et des faits précédents, acceptés par les socialistes, qui pourraient jeter la lumière sur le véritable caractère de cette société. Dans tous les cas, la *Main-Noire*, ne serait-elle pas socialiste qu'elle mériterait de l'être ; si elle ne se disait pas telle, elle le serait sans le savoir.

Il ne suffit pas pour que la Révolution arrive que les penseurs en aient reconnu la nécessité et que les propagandistes en aient prédit l'imminence. Il faut aussi que le peuple en sente la possibilité et en pressente les effets. Sans la *Main-Noire*, les propriétaires de *Serez* n'auraient pas offert à leurs dépendants des conditions de loyer plus mitigées, et ceux-ci ne les auraient pas repoussés, parce qu'ils n'auraient jamais espéré mieux, et, ne l'espérant pas, ne l'auraient jamais obtenu. La puissance de la propagande écrite ou oratoire ne va pas si loin.

Mais alors, si la majorité des socialistes espagnols renie la *Main-Noire*, cela veut dire qu'elle vit encore dans le scrupule et dans les erreurs qui ruinèrent le mouvement de 1873, et par lesquels le parti socialiste se laissa malheureusement échapper des mains la plus belle occasion qui se fût jamais présentée.

Où bien cette protestation est-elle plutôt inspirée par raison de prudence ? Mais n'était-il donc pas plus prudent de ce faire ! Quand il y a des choses que l'on croit cependant justes et utiles, mais que l'on ne peut ou que l'on ne veut pas accepter publiquement, il faut au moins avoir le courage et la sagesse de n'en pas parler. Si un individu ou un groupe, pour rendre possible ou plus facile l'exécution de sa tâche, peut ou quelquefois doit feindre des vœux autres que les vraies, un parti ne le peut pas. Un parti révolutionnaire ne peut, par prudence, par peur de persécution, réduire, en les reniant, aux proportions mesquines de délits individuels, des actes qui sont symptômes et cause en même temps, d'une profonde agitation sociale.

Mais non, l'humanité n'est pas aussi vile ! ce n'est pas la peur des persécutions qui a dicté le manifeste de la fédération espagnole, c'est plutôt la peur de l'opinion, la peur de la réprobation générale.

Mais pourquoi toute cette sainte horreur pour les actes révolutionnaires de la *Main-Noire* ?

La raison en est claire, la *Main-Noire* a attenté à la propriété qui est l'arche sainte... même souvent pour celui qui se dit et se croit son ennemi. Si la *Main-Noire* se fût limitée à poignarder policiers et gouvernants, nous n'aurions pas à déplorer le manifeste espagnol, les journaux ne la traiteraient pas pire que les nihilistes de Russie et personne ne craindrait que son honneur soit compromis par ses actes.

Cherchons à expliquer ce phénomène, grave pour nous, qui voyons dans l'abolition de la propriété individuelle la condition inéluctable de la délivrance de l'humanité.

L'oppression et l'exploitation de l'homme par l'homme agissent depuis si longtemps sur la société humaine que l'état de sujétion est devenu presque naturel. Mais l'homme n'est pas si opprimé parce qu'il y a des lois, parce qu'il les reconnaît justes et nécessaires se fait un devoir de leur obéir, et met tout son « honneur » dans l'obéissance volontaire à ces lois. Chaque époque a son point d'honneur, qui est toujours la consécration, l'élevation à un principe moral de l'oppression et des préjugés dans lesquels on vit. Et il n'est pas rare que l'honneur se trouve plus arriéré que les lois mêmes, et consacre encore des injustices que les lois ont abolies.

Les révolutionnaires ne devraient pas avoir « d'honneur » dans le sens courant du mot, et leur honneur vrai, devrait être la consécration morale de leurs principes politiques et économiques.

Mais, par malheur, on ne devient pas révolutionnaire d'un seul coup.

D'abord, tout est sacré : oppression et oppresseurs.

Puis, tout en respectant le principe de l'oppression, on commence à en combattre les agents, l'homme se révolte, non contre les lois, mais contre les conséquences qui sont ou paraissent être les abus. La révolte, fille du besoin, est encore inconsciente.

Plus tard, la science et la logique aidant, on attaque le principe de l'oppression lui-même, et l'on recherche de nouveaux principes de vie sociale.

Alors la révolte devient pensée ; mais même dans cette période, l'homme est encore attaché au passé par mille fils ; il n'a pas le courage de mépriser les préjugés dominants, il a peur d'être « déshonoré » et mille sophismes tentent de justifier la contradiction entre la conscience et la vie ; mille bassesses sont décorées du nom de convenances sociales ou de nécessités politiques.

La pensée n'est pas encore sûre d'elle-même, elle ne s'est pas faite sentiment et ne peut passer dans la vie. C'est pour cela que nous avons vu tant de fois les révolutions victorieuses avoir peur de mettre en action leur programme de la veille et user leur énergie dans d'absurdes transactions avec le passé ; — et le lendemain, s'efforcer de cacher le peu de bien qu'elles avaient fait.

Il en arriva ainsi dans la Commune de Paris, en 1871, et l'on a longtemps appelé « calomnies bourgeoises » les choses que nous jugeons aujourd'hui la gloire de ce mouvement, ou que nous nous plaignons qu'elles n'aient pas été faites.

Il en arriva de même en Espagne, en 1873, et rappelons-nous comment les socialistes, maîtres de San Lucar de Barameda, au milieu de la plus désolante misère du peuple, n'osèrent pas toucher

à la propriété des bourgeois ; et à Cadix, laissant la propriété aux mains des seigneurs, ils permirent qu'on écrivit sur le palais municipal « mort aux voleurs ».

Observons les faits du jour. Dans les pays dits civilisés, nous sommes opprimés principalement par l'Eglise, le gouvernement et la propriété.

La révolte est complète, parmi les pensants, contre l'Eglise et personne n'a honte de se dire incrédule, au contraire, souvent les croyants, par honte, feignent l'incrédulité.

Contre les gouvernants, sinon contre l'Etat, la révolte est aussi complète parmi les pensants qui ne se vendent pas et qui n'ont pas peur. Et dans la société moderne, l'insurgé est toujours un héros et celui qui résiste au gendarme a la sympathie tacite ou ouverte de la généralité.

Il n'en est pas ainsi pour la propriété et, tandis que celui qui attende contre l'autorité publique porte haut la tête, celui qui attende à la propriété est taché d'infamie, il est appelé : « voleur ».

Si nous étions républicains, c'est-à-dire de ceux qui veulent changer le régime politique, mais qui garde inviolable la propriété individuelle et le droit de vivre du travail des autres, nous devrions nous réjouir de l'état de l'opinion, et crier nous aussi contre le sacrilège qui porte la main sur la bourse, peut-être d'un usurier.

Mais nous sommes socialistes, c'est-à-dire que nous croyons la propriété individuelle première cause des maux sociaux, et, puisqu'elle est notre grande ennemie, quiconque attende contre elle est notre ami, comme est aussi notre ami, quiconque attende contre l'autorité, parce que l'autorité est notre ennemie.

Mais nous ne voulons certainement pas élever le vol à la hauteur d'un principe, parce que nous sommes communistes, et en communisme l'on ne commet pas de vols. Mais nous le considérons comme il est, et dans le milieu qu'il rend possible, c'est-à-dire un acte de révolte contre le droit que chacun s'attribue de jouir individuellement des richesses que la violence, le vol ou le hasard lui ont mis dans les mains, et de s'en servir prenant comme usufruit le travail des autres, et c'est pour cela que nous nous réjouissons de son existence comme d'une protestation vivante contre l'injustice sociale. Et si la société appelle voleur et repousse de soi celui qui viole le droit de propriété, tant pis pour elle.

Qu'est un voleur ?

Laissons de côté celui qui vole par faim ; qui vole ne fait que reprendre une partie du produit de son travail qu'on lui a soustrait. Celui-là est un fort auquel nous ne sourions nier le droit de faire lui-même ce que la masse ignorante et lâche n'est pas encore capable de faire.

Ne parlons pas du bandit (1) qui prend aux riches pour donner aux pauvres, puisque celui-là est un justicier ; c'est déjà un socialiste à l'état rudimentaire. Nom du généreux qui volerait pour servir une cause et qui prendrait à l'ennemi de l'argent comme on lui prend les canons et l'équipement.

Mais arrêtons-nous à la plus défavorable des hypothèses, parlons du vrai voleur, de celui qui vole pour lui-même et sans être forcé par le strict besoin. Eh bien ! quelle différence y a-t-il entre le parti politique qui combat le gouvernement pour devenir gouvernement lui-même, et le voleur qui combat le propriétaire pour devenir propriétaire à son tour ?

Pourquoi estimons-nous souvent celui-là et abhorrons-nous celui-ci ?

N'est-ce pas là le signe que le sentiment propriétaire n'est pas éteint en nous, comme l'est le sentiment de l'inviolabilité de qui gouverne ?

Une institution ne tombe que quand son inviolabilité est brisée et quand l'attentat porté contre elle laisse des indifférents ou suscite l'enthousiasme. Si nous ne voulons pas faire une révolution purement politique, si nous voulons véritablement, en réalité, mais pas seulement dans les livres et dans les manifestes, abolir la propriété individuelle, faisons en sorte que le prolétaire cesse d'être avec ses préjugés et ses condamnations morales, protecteur de la propriété, plus efficace que le juge et le gendarme.

(1) En Italie, les bandits, le plus souvent, ne sont poussés dans la montagne que par le fait d'une injustice commise à leur égard.

Quand nous aurons vraiment le sentiment profond de l'injustice de la propriété, et que le propriétaire sera considéré comme l'ennemi public, alors même le voleur vulgaire se sentira anobli, acquiescera une idée et le vol sera élevé, qu'on ne passe la phrase, à la dignité de droit politique : alors la propriété individuelle sera près de disparaître, et avec elle le vol qui en dérive.

Nous l'avons déjà dit : le vol est une chose immorale, puisqu'il suppose des institutions immorales et ne s'élève pas au-dessus de celles-ci. Mais puisque dans l'antagonisme entre les classes et les individus qui règlent la société actuelle, il n'y a pas d'autre morale possible que celle des prêtres et des bourgeois qui est la négation de la vraie morale, puisqu'il ne peut y avoir de vraie morale que dans et par la Révolution sociale, cessons, pardieu ! de faire les bégueules et réjouissons-nous de tout ce qui affaiblit la société bourgeoise et facilite la Révolution sociale.

Nous qui sommes socialistes, nous qui voulons la liberté et le bien-être pour vous, et qui sommes prêts à sacrifier notre bien-être, notre liberté et notre vie pour le triomphe de notre cause, nous ne pouvons être ni des voleurs, ni des hommes politiques, et c'est pour cela que la *Main-Noire* n'est composée ni de voleurs ni d'hommes politiques ; mais, restant cependant ce que nous sommes, même justement comme tels, nous accordons notre sympathie sinon notre solidarité à tous les éléments destructeurs, puisque notre grande œuvre est avant tout l'œuvre de démolition.

Nous sommes révolutionnaires et faisons en sorte que l'on ne puisse jamais dire de nous ce qu'un journal bourgeois de Rome disait d'un socialiste député au Parlement italien. « Il va bien ; nous avons des idées différentes ; mais entre nous gentilshommes nous nous traiterons toujours avec des gants et nous ne nous arracherons pas les yeux pour si peu. »

Les compagnons Dupay et Fabre viennent d'être condamnés, l'un pour avoir présidé la séance, l'autre pour avoir proposé l'ordre du jour inséré dans la *Lutte* du 15 juillet : le premier est condamné à 2 mois de prison et le second à 4 mois de prison.

Inutile de dire que nous ne protestons pas, mais que nous approuvons complètement les condamnations des Jacomets de Marseille. Condamnez, condamnez toujours, derrière chaque condamnation il y a dix prosélytes.

Utopie

Le têtù breton Valdeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, par la grâce de Dieu et la volonté présidentielle, disait dans un discours qu'il faisait dernièrement à Rennes : « On nous traitait d'utopistes, nous qui voulions amener la Bretagne aux principes de la Révolution, eh bien, l'utopie est aujourd'hui une réalité. »

Nous reprenons l'argument pour notre compte, ne nous traite-t-on pas à tout propos d'utopistes, nous qui voulons l'émancipation de tous les travailleurs, ne nous appelait-on pas plaisamment le demi-quarteron.

Le demi-quarteron a fait son chemin, preuve que nos principes sont bons ; l'utopie que nous préconisons aujourd'hui, puisque utopistes nous sommes, sera une réalité demain, rien ne saurait nous arrêter, pas plus les moqueries que les outrages dont on nous abreuve, rien non plus ne pourra endiguer nos revendications si justes, elles traverseront tous les obstacles dressés sur notre chemin.

Nous sommes prêts à tous les combats, à toutes les embûches de nos ennemis, nous pourrions peut-être tomber, mais nous ne succomberons jamais, à chaque défaite que nous pourrions subir, nous nous relèverons plus forts, plus énergiques et plus implacables que jamais. Vienne le jour de la Révolution sociale ; toutes les haines, toutes les rancunes qui couvent dans nos cœurs, éclateront, alors nous serons des justiciers, nous vous ferons payer toutes les tortures que nous subissons depuis un siècle, et toutes les infamies de votre race ramollie et pourrie jusqu'à la moëlle. Nous ferons une Révolution si violente que de la réaction qui se produira, s'élèvera sur les dé-

bris de cette vieille bourgeoisie, une société humanitaire, dans laquelle la sublime devise : *liberté, égalité, justice*, ne sera plus un vain mot.

Les groupes anarchistes de Roubaix protestent énergiquement contre la *Bataille* qui dit que ce sont les collectivistes qui avaient organisé la manifestation du 14 juillet ; à cet effet, le groupe les Gamins anarchistes nous envoie le placard qui a été affiché sur les murs de Roubaix, le 11 juillet. En voici quelques passages : « Au Peuple ! Tous les hommes qui ont à cœur de se venger de cette bourgeoisie pourrie et de ses magistrats d'inquisition, qui ont condamné arbitrairement nos plus vaillants défenseurs, est de brûler tout ce que les bourgeois et calottins nous ont volé et supprimer tous les ennemis des travailleurs, etc. »

« Réunion pour cela le 14 juillet, à 10 heures du soir, place de la Mairie, Vive l'anarchie ! Soyez armés ! »

Est-ce que les collectivistes ont eu quelquefois le courage d'organiser quelque chose de semblable. Non ! jamais ! Ah ! si on avait organisé une parlotte à Roubaix, sûrement ils se seraient présentés pour pérorer et apposer leurs candidatures, mais quand il s'agit de faire un acte révolutionnaire, jamais vous n'y verrez beaucoup de collectos, nous voulons parler des chefs de file, car la masse est toujours prête à suivre un mouvement populaire. Donc, la manifestation de Roubaix a été organisée par les anarchistes, et quoique la *Bataille* en dise, nous avons sous les yeux des protestations signées de sept groupes anarchistes, nous lui les nommerons quand elle voudra.

Certainement que tout cela ne fait pas l'affaire de nos *bons collectos*, possibilistes ou impossibilistes, qui tous aiment mieux voir faire une élection qu'un acte révolutionnaire, et cela est plus naturel, l'on ne risque pas de se faire enfermer dans les bastilles bourgeoises.

Tandis qu'au contraire, dit le *Proletaire*, les anarchistes font le jeu de la bourgeoisie en se faisant arrêter. C'est bien trouvé, M. P. Brousse, et il ajoute que la bourgeoisie n'a qu'une chose en vue, détruire le parti collectiviste : Voyez-vous ces messieurs se cacher dans leur chambre, et ce sont eux qui reçoivent les coups. C'est le comble de la dérision !

Correspondance Internationale

Meeting Populaire

Après les travaux du Congrès de la Fédération Jurassienne, qui a eu lieu les 7, 8 et 9 courant, à la Chaux-de-Fonds, il y a eu un grand meeting populaire.

Voici d'abord, avant de parler du meeting, les résolutions prises par les délégués, d'après les propositions de l'ordre du jour suivant :

1° Formation d'une caisse internationale pour venir en aide aux victimes des persécutions bourgeoises. Le compagnon auteur de cette proposition l'a retirée en se ralliant à l'unanimité du Congrès qui la repoussait.

2° De la nuisibilité de l'union des forces (écoles) révolutionnaires, au point de vue anarchiste. — Approuvé à l'unanimité, les anarchistes ne doivent désormais se rallier à aucun parti qui cherche à remplacer un Etat par un autre Etat, — le mal par le mal.

3° Nécessité de la propagande par le fait sur le terrain économique.

Sur cette question, la discussion a été un peu vive, quelques compagnons, tout en voulant la propagande par le fait, voulaient que ces faits fussent dirigés contre l'autorité, contre l'Etat.

La majorité du Congrès cependant, ayant reconnu que, en usant nos forces contre les autorités, nous faisons le jeu de nos ennemis les étatistes, nous devions à tout prix éviter que la prochaine révolution fut une révolution politique, que pour cela, nous devions attaquer directement la cause du mal de l'humanité — la propriété individuelle.

En attaquant cette bastille des prolétaires, sans aucun doute le défenseur de cette propriété qui est l'Etat, conséquence directe de la propriété, viendra pour la défendre en nous fusillant ; donc en allant droit au but et faisant toujours,

non plus de l'agitation, mais de l'expropriation, nous restons sur notre véritable terrain, le terrain économique, et nous ébranlerons en même temps l'Etat et toutes ses conséquences.

D'après cette courte discussion, le Congrès a approuvé la nécessité de la propagande par le fait sur le terrain économique.

Avant la clôture du Congrès, il a été décidé qu'un manifeste serait imprimé en plus grand nombre possible, et répandu parmi les prolétaires de tous pays.

Il a été également décidé qu'un meeting aurait lieu sur une des places publiques de la Chau-de-Fonds.

A 8 heures précises, les compagnons se rendent sur cette place, prennent possession d'un Perron et s'en font leur tribune; il y a là environ 2,000 personnes (les journaux bourgeois prétendent qu'il n'y en avait que 1,000).

Un compagnon, faisant partie d'un groupe anarchiste de la localité, ouvre le meeting par des paroles bien senties.

Viennent en suite différents compagnons exposer leurs pensées et leur but, et tous étaient d'accord en disant que le seul moyen de s'émanciper, est celui de rendre la propriété individuelle, propriété commune.

Les compagnons qui ont parlé ont affirmé publiquement qu'ils sont communistes au point de vue économique, qu'ils sont anarchistes, parce que, ennemis de toute autorité, cette autorité fut-elle celle d'un quatrième Etat.

Sur ces 2,000 personnes, les trois quarts nous étaient sympathiques, si l'on doit en juger par les poignées de mains que les compagnons recevaient en quittant la tribune improvisée de la place dite du Bois.

P. S. — Le meeting porte ses fruits: Un certain nombre de jeunes gens de 18 à 25 ans ont pris l'initiative de convoquer leurs contemporains dans le but de former un cercle d'études sociales, qui prendrait le titre de:

La Jeunesse des Montagnes

Bourgeois, votre fin approche, la jeunesse se réveille!

Nous tirons du journal le *Révolté* de Genève la note suivante, qu'il est bon de donner comme enseignement à tous les travailleurs: Quand vous êtes tyrannisé par un exploitateur, détruisez-le; voici le fait:

On nous écrit de Delle: C'était un meurtrier légal! Il était un de ceux qui croient que le prolétaire vit pour travailler et ne travaille pas pour vivre, mais pour suer, souffrir, maigrir, dépérir et mourir avant l'âge!

De tous les patrons du pays, le sieur Lopin était certes l'un des plus cruels, des plus féroces. Violent, emporté, plus maître dans sa fabrique qu'un tsar sur son trône, il commandait à de pauvres ouvriers de la misère! Lopin était associé à Réchény avec un nommé Hans-Vaas pour l'exploitation d'une fabrique de bas, tricots, etc. Il ne put s'entendre longtemps avec son collaborateur et vint, il y a quelque mois monter une fabrique de bas à Delle. La marchandise humaine ne manque pas et il a pu tout à son aise la déprécier et la rabaisser. Dame! c'est toujours ainsi que s'acquiert la propriété sacrosainte pour laquelle les bons jurés condamnent aux travaux forcés, à la réclusion, voire même à mort — si on fait mine d'y toucher. Or, il y a environ trois semaines, Lopin renvoya de sa fabrique un ouvrier du nom de Binder, sous le prétexte qu'il avait des relations avec une ouvrière; Binder ayant eu conscience de cette injustice, de cet assassinat légal, lâche, hypocrite, voulut se justifier aux yeux des hommes d'avoir subi si longtemps l'esclavage, il résolut de se défendre, de faire justice d'une pareille injustice. Le même jour, il couchait à ses pieds de deux coups de fusils son exploitateur. Et cette cervelle, qui n'avait jamais pensé qu'un voleur et un vol, jaillit dans la boue du pavé.

Binder, arrêté sur le fait, subi avec courage les insultes et les coups dont l'intelligente population de boutiquiers de Delle l'accabla. Conduit à Belfort pour être jugé et condamné — cela va s'en dire — le bruit court que Binder a essayé de s'ouvrir les veines avec les dents.

Les partis politiques s'acharnent après lui, c'est à qui — dans les feuilles politi-

ques des exploitants et gouvernants du territoire de Belfort — le rejettera, le conspuera. Pour un peu, ces féroces bourgeois réclameraient le rétablissement de la torture. Pour un meurtre accompli sur le terrain économique la peine de mort, la guillotine seule n'est pas assez!

En attendant, les groupes anarchistes de Belfort revendiquent Binder comme un des leurs et se déclarent solidaires de son acte.

Entre jéliner ou dérober, et tuer et mourir, Binder a choisi cette dernière alternative. En abattant son oppresseur, il a fait acte de révolte et de justice, — il est des nôtres — car nous sommes avec les victimes et les exploités et aux hommes qui prospèrent dans des sociétés en souffrance d'inanition, nous crions: Malheur!

Comme son confrère le *Révolté*, la *Lutte* approuve cet acte, et lui envoie toute ses sympathies et engage tous les travailleurs dans cette voie, l'action rien que l'action!

CHRONIQUE LYONNAISE

La commission de rédaction est convoquée pour samedi 28 juillet, à 8 heures 1/2 du soir, au bureau du journal.

Il y a urgence.

Jeunesse révolutionnaire. — Mardi 31 juillet, à 8 heures 1/2 précises du soir, réunion générale chez Goutard, rue Garibaldi, 108.

ORDRE DU JOUR:

Anniversaire du 10 août 1793.
Réception d'adhérents.
Questions diverses.

Tous les citoyens de 16 à 25 ans, qui désirent adhérer au groupe, sont invités à assister à cette réunion.

Grand Meeting populaire. — Dimanche 29 juillet 1883, à une heure et demie de l'après-midi, salle du café de l'Univers, place des Maisons-Neuves, 9, à Villeurbanne, aura lieu un grand meeting populaire et contradictoire.

Citoyennes, citoyens,

La guerre constante et acharnée que la bourgeoisie gouvernementale fait contre tout progrès social nous oblige à nous entendre sur les moyens à prendre pour conjurer le sombre avenir qu'on nous prépare.

Il est du devoir de tout citoyen de prendre à cœur une partie de la tâche pour élargir le chemin du progrès et avancer l'heure de la justice sociale.

Que tout citoyen qui a des pensées utiles les communique à tous pour éclairer la raison publique, l'avenir menaçant nous commande ce devoir.

ORDRE DU JOUR:

1° Lecture du rapport de la commission.
2° L'accumulation du capital et ses conséquences.
3° Recherche des moyens d'abroger la loi contre l'Internationale.
4° Discussion de la loi sur les récidivistes.
5° De la France au Tonkin.
6° Questions diverses.

Plusieurs orateurs prendront la parole.

Il sera perçu dix centimes pour les frais d'organisation.

Je vous prie d'insérer dans votre journal le fait suivant, et dont je garantis l'authenticité:

Dernièrement, un honnête citoyen se rendait à son domicile, rue de Chartres, accompagné de quelques parents et amis, avec lesquels il avait passé sa soirée. Un peu gai, il chantait un refrain qui n'avait rien de séditieux. Lorsque, arrivé en face du poste des gardiens de la paix, angle de la rue Sébastien-Gryphe et cours Gambetta, un argousin se précipita sur lui et l'étrangla à la gorge comme l'eût fait un détresseur opérant dans la forêt de Bondy.

En face d'une pareille brutalité, des protestations suivies des épithètes les plus méritées le forcèrent à lâcher sa victime qui, sur les conseils de ses amis, se décida à rentrer chez lui, convaincu qu'il

était qu'en pareille matière la force prime le droit. Il y a, paraît-il, une loi qui interdit le chant à une heure avancée près des postes de police.

Mais il me semble qu'une invitation polie faite au chanteur noctambule produirait un effet meilleur qu'une attaque sauvage semblable à celle dont je fus témoin.

Je suis persuadé qu'une verte correction bien infligée aurait eu pour résultat de calmer l'ardeur du trop zélé défenseur de la loi qui, au nom de l'ordre, cherchait à provoquer l'effet contraire.

Ah! monsieur le sergot, vous avez paraît-il, une poigne solide, quand on est doué d'une telle force, on l'emploie d'une façon plus honorable, en se rendant utile à ses semblables, sans leur imposer la charge de pourvoir à votre existence.

Mais, si nous subissons les conséquences de la force, soyez persuadés que nous ne sommes pas disposés à nous laisser étrangler. Mais au contraire, bien décidés, dans un cas échéant, à riposter par le même moyen.

Veillez prendre note et vous rappeler en temps utile la communication qui vous est faite.

Car si votre matricule est resté inconnu, votre visage ne l'est pas, et si l'enfer vous reprend de renouveler la délicatesse de vos procédés, vous pourrez vous convaincre du bon souvenir que vous avez laissé.

Les lecteurs de *la Lutte* ont pu lire, dans notre dernier numéro, un entrefilet sur un de nos amis qui avait arboré un drapeau noir le jour du 14 juillet, qu'on avait renvoyé de son logement et qui avait été traîné au poste et relâché ensuite.

La police ne s'en est pas tenue là, elle s'est présentée chez son patron qui est M. Boué, rue Vendôme, 208, et lui a déclaré qu'il occupait chez lui un homme dangereux, un anarchiste, alors de suite, le patron qui est un fiéffé voleur, et qui n'entendait pas qu'il y en ait qui ait l'audace de demander de vivre en travaillant, a satisfait aux désirs de la police, et l'a flanqué dehors sans travail et sans ressources. Nous livrons ce fait à la vindicte populaire.

Attention, voleurs de tout acabit, il pourrait se faire que les Fournier, Florian et Binder, aient fait des élèves, et malheur à votre pourriture!

Samedi dernier, 21 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, une réunion publique et contradictoire, réunissant environ 500 citoyens et citoyennes dans la salle de l'Elysée.

A l'ouverture de la séance, tous les détenus politiques sont acclamés présidents d'honneur.

L'ordre du jour était: De la police, l'esclavage moderne et ses conséquences.

Un des compagnons, ex-détenu sorti jeudi de la prison Saint-Paul, monte à la tribune pour donner lecture, au nom des détenus, de la déclaration suivante:

Citoyennes et citoyens,

Au nom des compagnons anarchistes rendus à la liberté, au nom de ceux qui sont encore sous les verrous, et en mon nom personnel, je viens vous saluer et vous adresser nos sincères remerciements pour les témoignages de sympathie et de solidarité dont nous n'avons cessé d'être l'objet de votre part, durant notre séjour dans la bastille lyonnaise.

Citoyennes, citoyens,

Nous ne vous entretiendrons pas des nombreuses et révoltantes mortifications que nous avons eu à subir sous la brutale et idiote autorité de nos gardes-chiourmes petits ou grands, mais nous pensons que le temps presse de balayer du sol toutes ces bastilles, que remplissent non pas les méfaits de ceux qu'on y enferme, mais les crimes de l'infâme bourgeoisie!

Il n'y a pas que nous qui souffrons au fond des prisons bourgeoises: il y a des vieillards qui, après avoir usé leurs forces et leur santé pour enrichir de cupides exploités, ont été inhumainement jetés à la porte de l'atelier, comme un vieil outil!...

Ces malheureux ont alors tendu la main, et les lâches argousins ont traîné en prison les vieux travailleurs.

Il y a aussi des enfants dont les sanglots et les cris nous remuaient le cœur et le remplissaient de haine pour leurs bourreaux.

Il y a enfin, le croiriez-vous? des infirmes, des estropiés incapables de gagner leur vie par un travail manuel, aussi léger, aussi facile soit-il, qui, eux aussi, ont été condamnés pour avoir sollicité la générosité de leurs semblables, et combien de ces malheureux ont hérité de leurs infirmités ou ont laissé un de leurs membres, soit sur un champ de bataille, en défendant le coffre-fort bourgeois, soit dans un accident de travail, en remplissant la caisse du patron.

Mais, ce qu'il y a de plus monstrueux, c'est de voir enfermé, toujours pour le crime de mendicité, un malheureux auquel il manque les deux jambes. N'est-ce pas, citoyennes, qu'ils sont lâches, bien lâches ceux qui ont fait cette capture; ils ne craignent pas de rébellion de la part de leur prisonnier. N'est-ce pas honteux de voir de telles atrocités se commettre à l'aurore du vingtième siècle? Et quelles expressions pourront flétrir à jamais les monstres qui s'en rendent coupables?

Citoyennes et citoyens,

Je termine en vous assurant, au nom de mes amis, que la répression bourgeoise loin de nous intimider, n'a fait au contraire qu'affermir notre courage et notre dévouement pour la cause révolutionnaire.

Nous sommes restés ce que nous étions, c'est-à-dire anarchistes, et, dussions-nous ouvrir de nouveau les portes de la bastille Saint-Paul, nous jurons hautement de rester jusqu'à la mort, les soldats dévoués et résolus de l'anarchie!

Salut, et vive la révolution sociale!

Le groupe des *Embastillés*.

Tous les citoyens qui prennent ensuite la parole combattent énergiquement la police qui par ses manœuvres est parvenue à empêcher la réunion du 14 juillet, en défendant aux propriétaires des salles de réunion ou de jeux de boules, de nous louer, même ceux qui avaient reçu des arrhes.

Ils attaquent vivement aussi la bourgeoisie, qui par ses infamies devancera le jour de la Révolution.

Une citoyenne déclare qu'il n'est pas besoin de faire un appel en faveur de Louise Michel, elle espère que les citoyennes qui ont pu l'apprécier seront à même de continuer sa tâche.

Le président donne lecture de la note suivante remise au bureau: l'agent Colomb, qui a arrêté les compagnons E. Gautier et Tricot, demande la parole pour relever les menaces faites à la police. Aussitôt les cris: à la tribune, retentissent de toutes parts; l'agent Colomb ne veut pas y monter, un violent orage s'ensuit, les cris enlèvent, à la porte partent de tous côtés, le calme ne se rétablit que grâce à l'énergie du président qui en appelle aux bons sentiments des citoyens.

Plusieurs citoyens montent à la tribune pour relever vertement ces agents qui ne sont braves que quand il sont dix contre un.

Un citoyen qui est aussi sorti de Saint-Paul, prend la parole pour dévoiler les atrocités qui se passent dans ces bastilles. Si on usa de séparés des détenus de droit commun, dit-il, ce n'est pas pour notre honneur, mais de peur que nous fassions de la propagande parmi eux.

Il est donné ensuite lecture de l'ordre du jour suivant:

Les citoyennes et citoyens réunis salle de l'Elysée, 21 juillet, se rendent solidaires des actes accomplis par les révolutionnaires de Roubaix, leur envoient toutes leurs sympathies, et regrettent qu'ils n'aient pas assommé tous les sbires de Roubaix.

Déclarent en outre qu'il suivront leur exemple de partout; assez de parlementarisme! Place à l'action!

Cet ordre du jour est accepté à l'unanimité.

La séance est levée aux cris de: vive la Révolution! vive l'Anarchie!

Une collecte faite à l'issue de la séance pour la propagande a produit la somme de 49,35

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que des poursuites ont commencées contre plusieurs orateurs qui ont pris la parole dans cette réunion. Déjà les membres composant le bureau et plusieurs de nos amis ont été appelés devant M. Rigot, juge d'instruction.

Tribune Révolutionnaire

Grève des ouvriers serruriers de Marseille

Les ouvriers serruriers de la commune de Marseille se sont réunis dimanche, à neuf heures du matin, dans la salle du kiosque, rue du Chêne, 2, au nombre d'environ 350, sous la présidence du compagnon Feuillade. Le compagnon Couloubrier-Sauveur donne lecture du rapport de la commission du tarif concluant à la déclaration de grève.

Le compagnon Pleumelet rend compte de son mandat auprès des entrepreneurs de serrurerie; d'après l'orateur, les patrons trouvent les revendications des ouvriers des plus fondées, seulement, ils voudraient faire des catégories. Le compagnon Pleumelet termine en combattant les catégories.

Le citoyen Arnoux combat la déclaration de grève; il croit que l'on pourrait accorder encore une quinzaine de jours aux patrons.

Le compagnon Couloubrier ne partage pas cet avis et demande la déclaration de la grève immédiate.

Le citoyen Reynaud demande si la majorité de la corporation assiste à la réunion; pour sa part, il ne le croit pas, et, par ce motif, il ne croit pas que l'on puisse déclarer la grève sans la majorité.

Le compagnon Couloubrier combat le citoyen Reynaud en disant que les Révolutions ont toujours été faites par les minorités, sans s'inquiéter des majorités qui se soumettaient toujours, et que la corporation en fera de même.

Le président met aux voix le rapport concluant à la grève: à l'unanimité, moins trois voix, il est adopté. (Applaudissements.)

Le compagnon Couloubrier donne lecture d'une proclamation à la corporation, dont voici la teneur; il demande qu'elle soit tirée à mille exemplaires et affichée dans toute la ville:

Citoyens et chers collègues,

Au nom du principe de solidarité qui doit nous unir et relier tous les travailleurs, nous venons vous demander d'abandonner le travail et de nous aider à soutenir nos légitimes revendications.

Citoyens, les patrons n'ayant pas voulu adhérer à notre nouveau tarif d'augmentation de salaire, nous avons été obligés de nous déclarer en grève; car depuis trop longtemps le capital opprime le travailleur.

Aujourd'hui, la résistance est à l'ordre du jour; nous saurons la maintenir par tous les moyens; nous comptons, chers collègues, sur votre dévouement à la cause de l'humanité pour mener à bonne fin l'œuvre de revendication que nous avons entreprise et de laquelle dépend l'avenir de notre corporation.

Or, la lutte est ouverte, dans cette lutte des exploités contre leurs exploiters, nous osons espérer que tous les travailleurs nous prêteront leurs concours et que la solidarité, dont ils ont toujours fait preuve, amènera notre triomphe, qui est celui d'une classe (les producteurs) continuellement dans la misère, sur les détenteurs du capital de plus en plus oisifs et spoliateurs.

Marseille, le 22 juillet 1883.

La Commission.

Prière aux journaux socialistes de reproduire.

Dernière heure — Tous les ouvriers ont quitté les ateliers; la grève est générale. — Les patrons viennent de se réunir.

Prière aux ouvriers serruriers des autres villes de s'abstenir de se diriger sur Marseille jusqu'à la fin de la grève.

Toutes les communications concernant la grève des serruriers de Marseille doivent être adressées au citoyen Sauveur Couloubrier, 88, cours Gouffé.

Le 14 juillet avait lieu un banquet révolutionnaire pour protester contre la fête bourgeoise dans la petite commune d'Allex (Drôme).

Notre ami, le compagnon Giraud, a, dans un éloquent langage, fait l'histoire de la prise de la Bastille, il a fait ressortir ce qu'avait été cette Révolution prolétarienne, escamotée par la bourgeoisie qui s'était servie du peuple comme d'un marche-pied pour arriver au pouvoir; parlant de notre ami Morel, qui est poursuivi devant les assises, pour avoir,

dans la *Lutte*, protesté contre l'envoi d'une délégation pour assister au couronnement du Czar III, il dit que c'est une honte de voir que tous les socialistes qui ont le courage de dire ce qu'ils pensent, soient condamnés à des années de prison; il termine son discours en faisant l'apologie du drapeau noir qui est le drapeau de la misère; seul, dit-il, le drapeau rouge fera disparaître le drapeau noir, cas il amènera le règne de la Justice et de l'Égalité.

Les applaudissements qui se font entendre prouvent que les paysans, eux aussi veulent leur émancipation, et, que comme leurs frères des villes, ils sauront se défendre quand viendra l'heure de la Révolution.

Une collecte, qui a produit la somme de 6 francs au bénéfice des familles des détenus politiques, a terminé cette charmante soirée qui, nous espérons, portera ses fruits.

**

Le groupe la Défense ouvrière de Saint-Quentin félicite les anarchistes roubaisiens de leur courageuse protestation contre la célébration d'un anniversaire dont la bourgeoisie a, depuis longtemps, déshonoré les souvenirs glorieux, et prend l'engagement d'imiter, aussitôt qu'il en trouvera l'occasion, leur énergique conduite.

Vive la Révolution sociale.

**

Compagnons de la *Lutte*,

Encore une étape de moins à faire vers la révolution sociale.

La manifestation qui a eu lieu à Roubaix à l'occasion du 14 juillet, comme celle de Paris, valent pour l'avancement de l'idée des milliers de protestations et des torrents de paroles.

Comme aux travailleurs de Paris, nous crions: bravo et courage!! aux travailleurs de Roubaix, et nous nous déclarons solidaires, et envoyons l'expression de nos meilleures sympathies.

Bourgeoisie repue et sans cœur, par tes condamnations, tu viens de faire pousser le germe révolutionnaire, tu nous aides aussi à faire craquer ton édifice que tu as bâti sur le sang et la misère des producteurs; aide-nous donc encore, la liberté et l'égalité te seront reconnaissantes.

Vive la Révolution!

Le groupe les Indignés.

**

Les deux compères. — Le *Proletaire* publiait, il y quelques jours, une lettre du citoyen Nottermann, dans laquelle il relevait un article du même journal contre les anarchistes.

Sans donner à cette lettre plus d'importance qu'il ne faut, nous croyons qu'il est urgent de ne pas la laisser passer sous silence.

Nous voudrions voir son auteur répondre aux questions suivantes:

Pourquoi, s'il est anarchiste, a-t-il rompu avec nous et se déclare-t-il tout haut notre ennemi acharné?

Comment concilie-t-il ces deux faits: être ennemi de la bourgeoisie et se servir des mêmes moyens de propagande.

Pourquoi réprovoque-t-il complètement notre tactique et accepte-t-il la « discipline de fer » du parti dit ouvrier.

Tout ce qui précède nous semble tout à fait incompatible avec les idées anarchistes, mais nous nous expliquons fort bien le but de cette tactique. Tous les jours les principes anarchistes font des progrès à Paris, et désireux de tromper les travailleurs pour les amener à eux, les hommes du parti ouvrier veulent se faire passer pour anarchistes; le renégat P. Brousse, trop fin pour se prononcer franchement, a trouvé un compère pour jouer cette comédie, les ficelles sont visibles, nous les couperons.

Nous attendons, sans l'espérer, les réponses à nos demandes. Si, comme nous le croyons, les réponses ne viennent pas franches et sans ambages, nous aurons fait la preuve que l'aspirant candidat Nottermann n'est qu'un vulgaire farceur.

Un groupe d'anarchistes.

**

Compagnons de la *Lutte*,

On a pu lire sur les journaux, le *Temps*, la *Lanterne*, le *Moniteur* et autres de la même farine, que j'avais avoué avoir posé le drapeau noir, arboré le 14 juillet sur l'urne du soubassement, à l'inauguration de la statue de la République; ils en ont menti!

Le but à atteindre est facile à comprendre: est-ce moi ou n'est-ce pas moi? Ce n'est pas l'affaire de ces familiers de la préfecture de police, il leur faut un bouc émissaire, je suis là, donc haro; pensez donc, ils ont tremblé quelques minutes, vite, roussins, juges et gendarmes, travaillez, et ferme!

Puisque ces messieurs peuvent être si bien renseignés, ils auraient pu me dire pourquoi le paquet des journaux, le *Révolte* et la *Lutte*, qui m'a été saisi au dépôt, n'a pu m'être rendu, il était éclipse, pourvu qu'on ne me poursuive pas maintenant pour propagande anarchiste ou détournement de roussins. On en a vu forger d'autres dans les boîtes à mouchards.

En terminant, je proteste contre la perquisition faite à mon domicile, alors que j'étais retenu au dépôt; c'est une simplicité, j'aurais montré au commissaire où était ma dynamite, chose qu'il n'a pu découvrir.

A vous et à la Révolution sociale.

J. COUCHOT,

41, rue des Martyrs.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

DYNAMITE

J'ai dit quels étaient les inconvénients de la conservation de la nitro-glycérine et j'ai engagé les camarades à convertir ce liquide en une poudre appelée dynamite, ce qui est très simple comme nous allons le voir. Pour cela, il suffit de mettre dans un vase de terre dure, du tripoli, de la brique pilée, du sable ou toute autre matière poreuse et de verser doucement dessus la nitro-glycérine en ayant soin de mélanger constamment avec une spatule de bois. Il faut bien faire attention à ne pas mettre un excès de liquide, parce que si la nitro-glycérine surnageait, si elle n'était pas absorbée entièrement par la matière poreuse (sable, brique ou tripoli), cela offrirait de grands dangers. On doit varier la proportion du liquide selon la porosité du corps, c'est-à-dire selon que ce corps a des pouvoirs plus ou moins absorbants, mais cette proportion ne doit cependant dépasser dans aucun cas, 75 0/0.

Il faut employer le tripoli de préférence.

Par mesure de précaution, après avoir opéré le mélange, versé la masse nécessaire de liquide, on étend pendant quelques instants la poudre ainsi préparée de façon à ce que l'excès de nitro-glycérine puisse s'évaporer à l'air. Il ne faut cependant pas laisser la dynamite exposée à l'air pendant plus d'un quart d'heure ou vingt minutes (à l'ombre), parce que toute la nitro-glycérine s'évaporerait et détruirait totalement la force de l'explosion.

La dynamite est généralement mise en cartouches cylindriques faites de papier goudronné, de feuilles de plomb, de parchemin; on peut également la conserver dans des boîtes de fer-blanc. Il est bon, pour le transport, d'entourer ces cartouches ou ces boîtes de sciure de bois, non seulement pour amortir les chocs, mais aussi pour préserver du froid, car la dynamite se congèle très facilement.

La dynamite préparée par la méthode que je viens de décrire, entièrement épurée, séchée à point, n'est pas dangereuse à conserver; elle a une force brisante remarquable (environ huit fois celle de la poudre de mine), elle résiste aux chocs ordinaires et supporte une assez grande élévation de température.

Pour faire détonner la dynamite, on a recours à l'étincelle électrique ou à une capsule de fulminante attachée à l'extrémité d'une mèche de mine ordinaire et reposant sur la poudre explosive. Si on ne prenait cette précaution, si on allumait simplement la mèche sans y avoir préalablement placé une capsule fulminante, on courrait grand risque de voir cette mèche brûler jusqu'au bout, sans enflammer la dynamite, c'est surtout pour cette matière que les ressorts d'horlogerie pouvant produire une étincelle électrique à un moment donné, seraient vraiment utiles. Avis à nos amis les horlogers-mécaniciens.

Le prix de la dynamite est assez élevé; pour une proportion en nitro-glycérine d'environ 70 0/0, le kilogramme ne peut valoir moins de 5 francs. C'est donc 5 à 6 fois le prix de la poudre ordinaire.

PETITE POSTE

Guérin. à Bordeaux: Avons reçu, pouvez envoyer.

O. T., à Lyon: Arrivé trop tard, nous l'insérerons la semaine prochaine.

Glorieux, à Loève: Arrivé trop tard.

Aux groupes anarchistes de Roubaix: Merci de vos renseignements.

Aux anarchistes de Saint-Quentin: Merci de votre envoi, ce serait trop faire d'honneur au *Glaneur* que de s'occuper de cette saleté.

Caron, à Paris: Original demandé est supprimé; il nous est revenu le paquet du numéro 15.

Au cercle de la Chaux-de-Fonds: Avons reçu.

SOUSCRIPTION

Faite par le Comité de Saint-Etienne

Un anarchiste enragé, de la Ricamie	50
Une ennemie du maire cléricale de la Ricamie	50
Un admirateur du gros ventre du maire de la Ricamie	50
Un anarchiste amiateur de Kropotkine	50
Un ennemi de la grosse citrouille de la Ricamie	50
Un ami du maire pour le remerciement des misères qu'il me fait	50
Un qui voudrait bien que la grosse citrouille de la Ricamie attrape le choléra	25
Un exploit qui creuse vengeance aux exploités de la Ricamie	50
Un indiscret qui voudrait bien savoir ce que va faire le maire de la Ricamie, rue Paire, une dizaine de fois par mois	30
Un marchand de journaux	50
Un demi-jésuite	50
Un admirateur du soutien des filles publiques, le maître Jacquemart, pacha de la Ricamie	1
Un ennemi des Jésuites	50
Un qui ne votera plus pour la grosse citrouille de la Ricamie	50
Un domotique qui voudrait voir le maire Loh II sous les roues d'un tramway	40
Collecte faite entre les groupes de mineurs de la Ricamie pour venir en aide aux victimes de la réaction bourgeoise	14 35
Un vendeur de journaux	1
Reliquat d'une tournée versé C. P. C.	4
Photograph de Louise Miché	50
Exécuteur d'écot entre amis à Firminy	1 45
Collecte faite au Cercle du Travail	2 70
Une révolutionnaire	1
Un incouvenant	65
Collecte entre amis versée C. Ferdinand et Rullé	1 50
Liste n° 34, chambre syndicale des ouvriers maçons	2 65
Liste n° 35, cercle de l'Émancipation sociale, remis C. Revir	9 30
Total	45 95

Le Procès des anarchistes devant la police correctionnelle, est en vente à Marseille, chez:

M. Henry, marchand de journaux, cours Belzunce.

M. Vincent, marchand de journaux, Grand-Chemin d'Aix, 4.

Madame Dumont, marchande de journaux, kiosque, avenue de Noaille, 1.

Madame Sauvage, cours Belzunce.

Madame Allemand, cours Saint-Louis.

M. Romand, libraire, grand chemin de Rome, 197.

VIENT DE PARAITRE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel

Interrogatoire et défense de chaque accusé, in extenso

Cet ouvrage forme un volume grand in-8° de plus de 200 pages.

Prix: 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser: Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vauban, 26; Pour la province, au citoyen Louis Chautant, rue Moncey, 113, Lyon.

Le Co-Gérant: L. CHAUTANT jeune.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52 (Association syndicale des Ouvriers typographes)